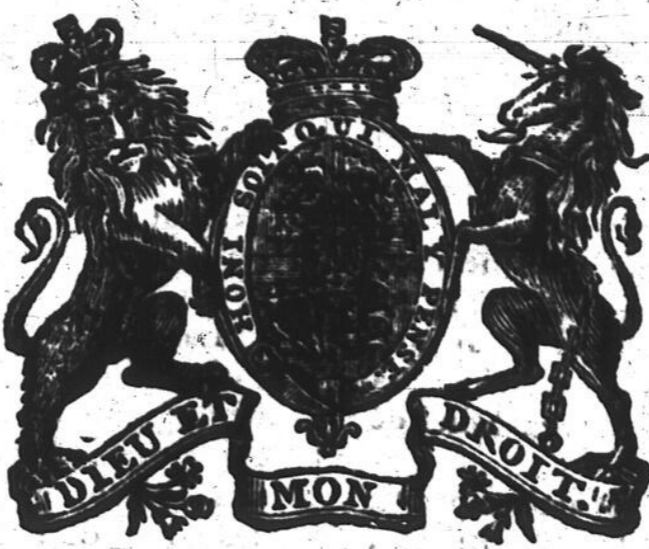


QUEBEC GAZETTE.



GAZETTE DE QUEBEC.

THURSDAY, MARCH 8, 1804.

JEUDI, LE 8 MARS, 1804.

Suite du Tableau de la Littérature Française, au Commencement du dix-neuvième Siècle, par CLEMENT.

Pour une nation naturellement imitatrice & frivole, la pire des éducations est, sans contredit, celle du théâtre; sur-tout quand cette éducation mimique est répétée tous les jours, à toutes les classes du peuple dans tous les quartiers d'une ville; & quand elle est confiée à toutes sortes d'esprits, qui, pour la plupart, n'ont aucune instruction, aucun principe de morale, ni de goût, ni de l'art même dont ils font métier & marchandise. Leur seul talent est de flatter la grosse licence & les passions sensuelles de l'oisiveté abonnée pour les faire vivre. Peuvent-ils donner à leur patrie l'esprit qu'ils n'ont pas, & le sentiment du beau qu'ils sont incapables d'avoir? Ils noircissent l'imagination d'intrigues lugubres, où le bon-sens n'est pas moins sacrifié que la vertu au crime inséparable & triomphant; ou bien ils font admirer l'adresse & la subtilité d'un coquin à quolibets, toujours très-applaudi, tandis que l'honnête homme, chargé du rôle d'ennuyeux, est le plastron complaisant des acteurs & des spectateurs. Qui peut dire combien cette habitude d'indulgence, d'admiration même, puisée tous les jours au théâtre, en faveur de méchants audacieux ou adroits, a énervé l'indignation de tout un peuple, quand des méchants & des scélérats, non plus fictifs, mais réels, sont venus jouer leurs farces sanguinaires, non plus sur des tréteaux, mais sur des échafauds? Ils est certain du moins que la plupart des principaux personnages de cet abominable drame, étaient des histrions, des baladins, des dramaturges, des charlatans, des orateurs de buvettes, de cafés & de carrefours; & que, parmi les plus hupés, il n'y en avait peut-être pas un seul qui n'eût, à sa maison de ville ou de campagne, une salle de comédie, où il avait pris le masque, la déclamation, & même le poignant théâtral qu'il apportait à la place publique, ou à la tribune.

Ce fut une grande méprise de Louis XIV, dans ses encouragements pour les beaux-arts, d'avoir accordé trop d'influence & d'extension aux jeux du théâtre: cependant il ne permit, sous son règne, que deux ou trois salles de spectacle; & nous, si supérieurs à Louis XIV, nous avons perfectionné la faute en la décuplant. Mais l'erreur capitale de ce monarque fut d'avoir souffert des représentations de tous les jours, d'avoir laissé les comédiens arbitres des pièces & des auteurs, & les auteurs eux-mêmes se jeter en foule & sans choix dans cette carrière. Si l'on eût dit à ce grand Roi, non moins accessible à la raison qu'à la gloire, que la politique & le goût des anciens avaient été plus éclairés, en ne donnant au peuple ces sortes de spectacles, que de loin en loin, aux fêtes les plus solennelles: sur-tout en instituant des magistrats, juges des pièces dignes d'être représentées, juges de la musique, des auteurs & des acteurs, & enfin chargés de toute la magnificence de la représentation, & des couronnes qu'ils devaient décerner aux vainqueurs dramatiques; si l'on eût ajouté que cette politique n'était pas moins utile aux mœurs qu'aux beaux arts, puisqu'elle encourageait seulement les bons auteurs, & n'offrait point un appât à l'oisiveté des spectateurs; qu'elle ne leur faisait point un besoin d'un plaisir, ni d'une leçon de goût & de morale poétique, le motif d'une insatiable & dangereuse curiosité pour toute espèce de représentations honnêtes ou mauvaises; si enfin l'on eût dit à Louis XIV: Voulez-vous faire du peuple Français une nation de comédiens, en lui ouvrant une école publique & journalière de comédie, école attrayante pour les passions & le désœuvrement, & qui fera bientôt abandonner toute instruction grave & solide? Ce peuple aura-t-il toujours des Corneille, des Racine, & des Molière, pour élever son âme, épurer son goût, & corriger ses ridicules? Ne voyez-vous pas que ces grands hommes auront peu de rivaux dignes d'eux; qu'ils ne pourront suffire à des représentations si fréquentes; que leurs chefs-d'œuvre, chaque jour revus & répétés, perdront de leur attrait aux yeux d'une multitude affamée de nouveautés; qu'il faudra, pour satisfaire ce besoin habituel, admettre toute sorte d'auteurs, toute sorte de pièces; que bientôt la seconde médiocrité va inonder le théâtre, cabaler contre le génie, l'éloigner peut-être d'une scène avilie, étouffer dans les spectateurs le sentiment du vrai & du beau, les dégoûter enfin des bons modèles, pour les attirer aux déclamations des Boyer, aux fadeurs des Campistron, aux farces grossières des Mont-Fleury, & des Dancourt? Songez enfin, grand Roi, que le théâtre Français, qui a tant contribué à la gloire des beaux-arts, peut en être la honte, s'il devient une pépinière de mauvais histrions & de mauvais poètes; & qu'il n'y a pas de plus sûr moyen de replonger ce peuple dans l'ignorance & le mauvais goût dont vous l'avez tiré, que de l'abandonner, sans règles & sans bornes, à cette fureur du théâtre où sa curiosité toujours irritée, & souvent lassée sans être assouvie, ne pourra plus à la fin être éveillée que par les imitations les plus bizarres & les plus folles où la singerie humaine puisse se porter.

Si l'on eût suggéré ces pensées à Louis XIV, je ne doute point qu'il n'eût donné une autre forme à l'établissement des spectacles, qu'il ne les eût rendus beaucoup moins fréquents, plus imposants & plus utiles; qu'attentif à n'y appeler que les grands talents, il n'en n'eût fait une véritable école de mœurs nationales, de beaux sentiments, de bon goût & d'urbanité. Nous n'aurions pas, il est vrai, trente ou quarante mille pièces de théâtre enterrées les unes sur les autres; nous n'aurions pas aujourd'hui vingt salles de comédie ouvertes tous les soirs aux désœuvrés de Paris;

nous n'aurions pas un corps d'artisans dramaturges, apprentifs rappasseurs de pièces déguenillées, & cent fois retournées, & cent fois revendues pour du neuf, par les fripiers de ces halles de spectacle; nous n'aurions pas ces importantes compagnies d'artistes histrions, mimes & pantomimes, auxquelles nous avons vu s'associer, pour la perfection de l'art, les pétards de Ruggieri, & les roses de Francini. Nous n'aurions pas, que dis-je? Tout ce que nous avons; nous serions moins riches en pauvreté, & moins dégoûtés de nos véritables richesses. Nous aurions quelques acteurs qu'on pourrait louer sans flatterie, parce qu'ils n'auraient pas été fournis par des entrepreneurs, ils seraient dignes de représenter *Auguste*, *Polycète*, *Phèdre*, *Athalie*, & le *Misanthrope*, qu'on n'aurait point cessé de nous faire désirer, & qui, ne paraissant qu'à des époques solennelles, nous sembleraient toujours nouveaux, & nous rendraient plus difficiles pour toutes les nouveautés. Nous aurions peu de pièces dramatiques, parce qu'ils sentiraient la difficulté d'atteindre aux grands modèles, & que la carrière plus resserrée & plus épineuse laisserait moins d'espace à la médiocrité, à la cabale, à la vanité & à l'intérêt. Les autres genres de littérature seraient moins négligés; les écrivains apprendraient à écrire, quand ils n'auraient plus le honteux espoir de s'enrichir par des rhapsodies, & d'être applaudis pour de mauvais vers soutenus du joli gosier d'une actrice, ou de l'emphase d'un bruyant déclamateur. Enfin nous verrions un public moins dupe & plus fin connaisseur, qui n'aurait pas seulement des yeux & des oreilles, qui n'ayant pas besoin de prendre le ton d'un acteur, saurait lire aussi bien qu'écouter, & qui ne jouant pas tous les jours le rôle oisif de spectateur, aurait le loisir de s'instruire, & d'être éclairé avant que d'être jugé.

Ces regrets & ces vœux sont bien inutiles sans doute; mais il fallait montrer les principales causes de la corruption du goût, & il n'est pas douteux que la profusion & la licence des théâtres, n'en soient une des plus fortes, après celle de l'impiété. Voyez combien cette éducation singère seconde l'éducation physique, devenue presque générale; voyez l'engouement de ces jeunes automates, sortis des nouveaux ateliers de l'ignorance; voyez leur fureur pour tous les jeux des baladins, des mimes & des saltimbanques; voyez enfin toute cette génération se perdre & s'engloutir dans ce triple gouffre de matérialisme, d'ignorance forcée & de grossière frivolité.

Et cependant l'on parle de revenir aux principes inséparables de la saine morale & du bon goût; on sent la dégradation où l'on est tombé, & l'on se flatte de s'en relever. Ah! je souhaite que la nature, qui ne rétrograde jamais, fasse pour nous ce qu'elle n'a fait encore pour aucun peuple corrompu; qu'elle nous retire de nos savantes ténèbres pour nous rendre aux pures lumières de bon sens; qu'elle nous redonne cette simplicité de mœurs, cet amour du vrai, cette naïveté de sentiments, cette élévation d'âme qui sont les grands hommes en tout genre, & qui leur forment des admirateurs. Je souhaite, en un mot, que, d'un peuple vieilli dans tous les vices, dissous dans la mollesse, endurci dans l'imposture & l'egoïsme, elle fasse de nous un peuple tout neuf, fort de vertus & de raison, sensible, franc & généreux. Mais quelles sont nos tentatives, & quels sont nos efforts pour parvenir à cette glorieuse résurrection?

Depuis peu, je l'avoue, on a senti de quelle importance il était de rétablir l'esprit d'impénétrabilité, qu'accompagne toujours l'esprit de révolte contre les lois divines & humaines; ce que la raison n'avait pu persuader, des calamités sans nombre ne l'ont enfin que trop manifesté! On a reconnu que l'irréligion publiquement tolérée est une déclaration de guerre à tout l'état social, & que l'abjuration d'un Dieu est une conjuration contre le genre humain. Le délire de l'athéisme est repoussé avec mépris; les ouvrages impies & obscènes déshonorent leurs auteurs; il n'est plus de réputation à acquérir par une voie si facile, souillée de tant de turpitudes & d'horreurs. On est dégoûté d'un genre d'esprit qui s'est trouvé à la hauteur des plus vils scélérats. En effet, l'impénétrabilité vient de la bassesse de l'âme; elle a besoin du vice pour se soutenir; il lui est impossible de s'élever à de grands sentiments, & de parler au cœur; l'insolente dérision est son caractère; jamais un trait impie ne fut touchant ni sublime. Enfin la religion est redevenue un besoin, quand elle a cessé d'être une loi de l'état; & les livres chrétiens se répandent avec plus de cours & de faveur, qu'au tems même où le christianisme était une puissance. Je veux croire que le ressentiment & l'esprit de cabale n'entrent pour rien dans toutes ses démonstrations d'un zèle si respectable quand il est sincère; je veux croire que l'intention n'est point de combattre une intrigue de philosophie par une intrigue de dévotion, laquelle ne serait pas moins méprisable, avec une tache de plus, celle de l'hypocrisie qui n'est qu'un raffinement d'impénétrabilité. Je veux le croire malgré le ton d'aigreur & d'emportement auquel on voit se livrer quelquefois de nouveaux zélés, qui n'ont pas encore assez dépouillé le vieil homme de la philosophie.

Il est certain que la religion, vraie, pure, charitable, avec cet amour qui

* C'est à l'esprit d'impénétrabilité sans doute qu'il faut attribuer, depuis cinquante ans, le peu d'élévation & de sensibilité des écrivains les moins vulgaires. Il ne faut point douter de son âme, pour en mettre dans ses ouvrages.

en est l'âme, cette modération qui fait son caractère, & cette humble é-
vation qui la distingue, pourrait seule opérer le miracle de notre régéné-
ration ; elle seule nous rendrait des mœurs vraiment sociales, une éduca-
tion saine, ce goût de la vertu, cet enthousiasme des bonnes actions, cet
élan vers la source éternelle & inépuisable de tout ce qui est vraiment beau
& vraiment grand. Mais en ces matières, dit Montaigne, il est plus aisé
de décroire que de croire une seconde fois. Quelques incrédules peuvent
se convertir, une nation qui a perdu la croyance n'y revient pas aisément.
Le christianisme ne peut être une affaire de parti ; la conviction même de
l'esprit ne suffirait pas ; il faut y croire de cœur ; & c'est au cœur que
l'impie a fait ses blessures ; c'est le cœur qu'elle a desséché, qu'elle a
endurci ; & qui ne fait qu'au moral, comme au physique, les maladies de
cœur sont mortelles ?

Je ne m'étendrai point sur un sujet si délicat ; il ne m'apparaît pas de
sonder les cœurs ; mais le charlatanisme en tout genre est si méprisable,
l'imposture est si odieuse, qu'il n'est aucun prétexte de politique & d'utili-
té qui puisse les rendre excusables à mes yeux*. Partout où je vois se for-
mer un parti de dévots, brûlans de toutes sortes de passions, ardens pour
leurs intérêts, se béatifier, non dans la gloire éternelle, mais dans la glo-
riole mondaine, je puis conjecturer, sans blesser la charité, que ce n'est pas
la foi, mais la mauvaise foi qui les rassemble. Partout où je vois des mé-
nées, des intrigues, des tréteaux élevés pour les nouveaux prophètes, &
des niches pour les saints du jour ; une dévotion orgueilleuse, accariâtre &
bruyante, avide de réputation, ennemie de celle des autres, accaparant
des prôneurs & des journaux, faisant de la mission un abonnement public,
& de son zèle une spéculation marchande ; en un mot, partout où je vois
l'esprit de la religion modeste, paisible, fuyant l'ostentation & les applau-
dissemens d'une multitude frivole. Si la plupart des nouveaux partisans
de la religion sont sincères & convertis de bonne foi, comme j'aime à le
penser, ils verront bientôt qu'ils sont mal dirigés, qu'on les mène par des
voies suspectes ; & que des intriguans de dévotion, loin de faire naître une
race de vrais croyans, ne préparent qu'un nouveau triomphe à l'insolente
& railleuse philosophie.

Je n'ignore point qu'en parlant ainsi, j'irrite, en même tems, & les so-
phistes, & les dévots non moins irascibles, mais on fait que je n'ai jamais
flaté aucun parti ; nulle espèce de faction ne m'a vu tous ses drapeaux ;
mon seul mérite fut l'amour de la vérité, mon seul talent de la dire ; je
n'ai vécu que pour elle, & je mourrai sans l'avoir trahie.

Je m'expliquerai avec la même franchise, & plus librement encore, sur
les flatteuses promesses qu'on veut bien nous faire d'une prochaine régéné-
ration de la littérature, & sur l'efficacité des moyens qu'on applique au
grand œuvre de la renaissance du goût. Pour les mieux apprécier, rap-
pelons ici quelques notions un peu trop oubliées.

Le goût ne paraît pas être, comme le génie, un pur don de la nature ;
ou, si elle ne le donne, elle paraît en être beaucoup plus avare que de toute
autre faculté intellectuelle. Il n'est point de climat, il est peu de na-
tions qui ne produisent des hommes doués de quelque génie, même pour
les beaux-arts ; mais on connaît un grand nombre de peuples, en qui l'ab-
sence du goût a laissé le génie presque brut, & les beaux-arts presque sau-
vages. Jusqu'ici le goût n'a été naturel qu'à une seule nation ; on voit as-
sez que je parle des Grecs. Partout ailleurs il a été transplanté comme
une fleur exotique, & n'a prospéré qu'à la faveur d'une longue & pénible
culture. Il n'est arrivé à quelque perfection chez les peuples modernes,
qu'autant qu'on a su le concilier avec leur caractère, leur esprit, & le génie
de leur langue ; & il est resté plus ou moins imparfait, en raison de la ré-
sistance que chacune de ces choses, ou toutes ensemble, lui ont opposées.
Après de longs efforts & d'extrêmes difficultés pour le naturaliser parmi
nous, les grands hommes du siècle de Louis XIV trouvèrent enfin cet
heureux accord entre le génie Français, & ce goût d'adoption qui, sans
perdre entièrement ce qu'il avait d'étranger, se lia si heureusement avec
les grâces Françaises & la tournure de notre esprit, qu'il sembla nous être
devenu naturel. Il ne le devint cependant que pour une très petite partie
de la nation, pour celle qui continuait de le cultiver avec soin. Tout le
reste ne le connaissait que de nom, & n'en avait qu'une idée superficielle.
On peut même dire que le goût général du peuple Français n'a jamais cessé
d'être un peu barbare, & que cette barbarie a reparu avec d'autant plus
d'influence que le petit nombre des gens de goût perdait de la sienne.

Tant qu'une certaine classe de la société, en qui une éducation soignée é-
purait les sentimens, & rectifiait l'esprit, conserva la tradition du bon goût,
donna le ton aux connaissances vulgaires, & forma l'opinion publique sur la
littérature, comme sur les mœurs, les innovations du faux bel-esprit furent
souvent combattues avec avantage, & la raison ne perdait jamais tous ses
droits. Cette lutte dura long-tems sous le règne des sophistes qui, pour
attirer dans leur parti cette classe distinguée qui fixait l'opinion, affectaient
de louer le goût en le dénaturant. Mais lorsque l'esprit des gens du
monde eut été si bien sophistique, que cette ancienne tradition n'eut plus
aucune autorité sur leur jugement, le goût & le bon-sens ne parurent plus
à leurs yeux que des préjugés, comme la morale & la vertu. Ce fut alors
que l'opinion du vulgaire étouffa celle du public ; ce fut alors que domi-
na le goût bourgeois, & qu'une platitude enflée, une niaiserie guindée rem-
placèrent la noble simplicité qui est le caractère du vrai beau. Cette pé-
danterie bourgeoise s'empara de tous les genres d'ouvrage, depuis le conte
moral jusqu'à la tragédie. Nous en étions là, quand l'horrible crise du
corps politique a tout confondu dans la même ignominie. La plus licen-
cieuse ignorance a fait triompher le goût populaire, c'est à dire le goût de
la barbarie. Presque tout ce qui a paru, depuis dix ans, & dans les li-
vres, & sur les théâtres, a été marqué au coin de cette licence triviale &
grossière qui est le charme de la canaille. Au milieu de tout cela, on a
vu dominer l'enflure de la déclamation bourgeoise qui n'a point lâché pri-

se, sur tout dans les tribunes. De ce mélange, il s'est formé un ton sau-
rage & pédantesque à-la-fois, puérile & guindé, bas & empoulé, ignoble
& effronté. On s'est fait un art de la déraison, un jeu de l'imposture, une
ressource de la calomnie, une étude de l'invective, un besoin de l'insulte,
une règle générale de n'en observer aucune, un talent de l'indécence, un
goût du barbarisme, & un goût favori des mauvaises pointes. Le débor-
dement des calembourgs a tellement inondé Paris & les cent départemens,
qu'il semble avoir reporté la nation toute entière au siècle des Turlupins
& des Rébus picards.

La dégradation de la langue Française devait suivre & a suivi celle de
l'esprit Français. Déjà corrompue par le jargon des sophistes & par le
néologisme du faux bel-esprit, notre langue s'est vue défigurée par toutes
les espèces de jargon populaire, par tous les patois transportés tout à coup
des diverses provinces dans la capitale. Les locutions vicieuses de tous
les coins de la France se sont simultanément emparées des tribunes de Paris,
cent journaux les ont reçues de la première main, les ont fait circuler,
du matin au soir, dans les lieux publics & dans les coteries ; de là sur les
vingt-six théâtres, dans toutes les imprimeries, dans presque tous les li-
vres ; de sorte que dix mille, vingt mille volumes peut-être, seront mis
par la suite à l'index de la librairie, comme productions tarées, imprimées
en France à la fin du dix-huitième siècle, écrites par des Français, & qui
ne sont point Françaises.

Voilà une esquisse de notre situation littéraire, & cette esquisse est fort
adoucie. C'est de cet état d'avilissement qu'on veut retirer la littérature ;
& comment s'y prend-on pour faire, comme on le dit, revivre le goût dans
toute la pureté ?

Avant tout, il faudrait faire revivre cet ancien tribunal du goût, compo-
sé des meilleurs esprits de la nation, indépendans de toute association aca-
démique, & qui perfectionnaient dans la société la mieux choisie, la cul-
ture & les fruits d'une excellente éducation. Il faudrait retrouver cette
noblesse d'âme, cette délicatesse de sentimens, cette élégance de mœurs,
& cette belle simplicité de ton & de langage, qui formaient à-la-fois
l'homme poli, l'homme aimable & l'homme de goût. C'est d'un sembla-
ble tribunal, & de celui-là seul, que peuvent sortir ces jugemens sûrs, ces
décisions heureuses qui font une opinion publique, & qui entraînent à sa
suite toutes les opinions vulgaires. Mais les élémens dont se composait
cette aggrégation privilégiée, cette bonne société, ont été bouleversés dans
notre chaos révolutionnaire ; le limon grossier de l'ignorance s'est élevé
par-dessus tout, & le feu de l'intelligence, presque étouffé dans cette sub-
mergence, laisse à peine sortir de la vase quelque faible phosphore. Pour
exprimer sans détour & sans figure toute notre pensée, il nous semble que
la partie même la plus estimable de ce qui forme aujourd'hui la voix pu-
blique, ne montre pas assez de dispositions nécessaires pour s'établir juge
ou régulateur de l'opinion générale en matière de goût ; la plupart de nos
connaisseurs actuels ressemblent un peu au *Bourgeois gentilhomme*, qui tour-
menté d'une grande envie d'avoir les belles manières & de savoir quelque
chose, mais ne comprenant rien aux sciences qu'on lui enseigne, & distin-
guant à peine les vers d'avec la prose, finit par demander qu'on lui ap-
prenne l'orthographe.

Nos connaiseurs, comme M. Jourdain, s'imaginent qu'avec de l'argent
& des professeurs, ou des charlatans, on acquiert du goût & de l'instruc-
tion ; ils s'abonnent aux cours & aux lycées ; ils ont des loges à tous les
spectacles ; les livres qu'ils achètent ne sont qu'en papier vélin & ornés de
gravures ; tout cela est fort bon pour le commerce des professeurs & des
libraires ; mais la littérature n'y gagne rien. On leur dit qu'ils encou-
rage les beaux arts ; & ils se rengorgent ; & ils répètent, d'un ton de pro-
tecteurs : Nous encourageons les beaux arts. Mais ils n'encouragent que
les charlatans & les cabales.

Je rends la justice qui est due à quelques hommes de mérite, qu'on ren-
contre par hasard, dans ces rassemblemens, ou coteries d'esprit, & qui
probablement ne s'y trouvent que malgré eux, & par nécessité ; mais cha-
cune de ces coteries n'est qu'un foyer d'intrigues pour les petits auteurs,
ou des petits savans, qui dressent là un tréteau à leur réputation & à leur
fortune. L'intérêt du bon goût n'y est pour rien ; ce qui les inté-
resse, c'est qu'on ait du goût pour leurs ouvrages, & pour leurs seuls ou-
vrages. Tout ce qui ne sort pas de leur fabrique est mauvaise marchan-
dise ; c'est toujours l'ancienne devise de la cabale :

Nul n'aura de l'esprit, hors nous & nos amis.

Mais de ces divers jugemens exclusifs, que résulte-t-il ? Qu'aucune de
de ces coteries de vers, ou de prose, n'a peut-être, ni en prose, ni en vers,
l'esprit qu'il faut avoir. Or, le bon esprit qu'ils n'ont pas, le donneront-
ils, je le repète, à leurs abonnés, ou à leurs auditeurs ? Aussi ne cher-
chent-ils point à former de bons juges des productions d'esprit, mais des
admirateurs, des partisans, & des chalands de leur boutique d'esprit.

Et d'ailleurs, que vont chercher tous ces auditeurs muets & désoeuvrés
aux instituts & aux lycées ? C'est toujours le goût du spectacle qui les y
conduit : voir, se faire voir, avoir des yeux & des oreilles, tout leur goût
se réduit là. Accoutumés à ne juger d'un ouvrage au théâtre, que sur le
débit de l'acteur ? à siffler Corneille, s'il est mal joué ; à battre des mains
pour Arnaud, si on le joue à leur gré, ils courent encore aux lectures pu-
bliques ; non pour de bons ouvrages, mais pour de bons lecteurs ; des fa-
deurs ampoulées, ou des fadaïses à prétension, sont applaudies quand elles
sont bien lues. Saint-Ange ferait bâiller, même en lisant Racine ; Laharpe
ferait applaudir, même en lisant Saint-Ange. Et puisque nous parlons
de Laharpe, qu'il faut distinguer parmi tous ces beaux esprits empyriques,
sans approuver néanmoins tous les sacrifices qu'il a faits à l'empyrisme du
bel esprit, croit-on que cet habile rhéteur soit suivi si constamment, depuis
seize années, pour ce cours perpétuel d'analyses où il fait passer en revue
les siècles littéraires ? Non, il faut l'avouer ; si Laharpe n'eût fait valoir
le singulier talent qu'il a pour la déclamation, surtout quand il rappelle le
débit de Clairon & de Lekain, en jouant, au lycée, les belles scènes de
Voltaire, son cours, dont il a fait une salle de spectacle, ne ferait plus,
depuis long-tems, qu'une triste chaire de professeur.

J'acheverai de dire tout ce que je pense de ces institutions très-moder-

* Si la religion (dit Sully) souffre que la politique vienne à son secours, cela ne doit s'en-
tendre que d'une politique simple, droite & pure comme elle. Toute autre paraît la servir ;
mais elle ne la sert pas véritablement, & tôt ou tard la détruit.

nes*, que le charlatanisme a décernés d'un nom Grec, pour les rendre plus imposantes. On doit savoir que le lycée d'Athènes était une promenade ornée de portiques, où se rassemblaient quelques philosophes avec leurs amis, pour y converser familièrement sur différents sujets de politique, de morale & de littérature. Là, aucun d'eux ne s'établissait discoureur perpétuel pour endoctriner un auditoire; l'instruction était réciproque; on prenait, on rendait de bonne grâce la parole; on s'interrogeait, on répondait, on discutait; & de la douce chaleur d'une contradiction amicale & poëte, sortaient des vérités lumineuses, & cette raison brillante d'imagination qui inspira les dialogues de Platon & de Xénophon. C'était là vraiment la bonne compagnie d'Athènes; c'était une école toujours ouverte de bon goût & de bonne philosophie. Tout changea de face quand les sophistes y eurent établi leurs chaires à monologue, où leur captieuse & vénale rhétorique, toujours prête à discourir sur toute sorte de question, & à démontrer tout ce qu'ils ignoraient, pourvu qu'on les laissât parler tous seuls, cherchaient, par un vain éclat de paroles, non à faire briller la vérité qui leur était indifférente, mais à éblouir leurs jeunes disciples, à flatter leurs passions, & cet amour des nouveautés qui est la première & la plus lucrative de toutes les ressources pour les charlatans & les sophistes. Socrate seul eut le courage de démasquer ces rhéteurs empiriques, & d'attaquer, par l'ironie, non seulement les erreurs de leur doctrine, mais le ridicule de leur ostentation doctorale & verbeuse, de leurs langues infatigables, de leur babillage imperturbable & intarissable, qui, redoutant surtout la contradiction, ne souffrait autour d'eux que des oreilles pour les écouter, & des mains pour les applaudir, & pour les payer. Quand Socrate, victime de la double hypocrisie des mauvais prêtres & des sophistes, eut laissé à ceux-ci le champ libre pour l'enseignement, le lycée, déserté par les vrais philosophes, devint la carrière des intrigues, des cabales de ces crieurs publics, qui disputaient de poumons, d'effronterie & de lequacité, pour attirer, chacun à soi, le plus grand nombre de disciples, envahir les applaudissemens, & vendre leurs leçons au plus haut enchérisseur. On fait comment des nuées de discoueurs, trafiquant partout de la parole & de l'imposture, coururent toute la Grèce, se répandirent dans l'empire Romain, corrompirent le peuple vainqueur, & amenèrent cette longue éclipse de l'éloquence des beaux-arts & de la vraie philosophie.

Cette engeance de sophistes est toujours & par tout la même. Dès qu'ils sont les docteurs d'une nation, le bon sens disparaît devant leur doctrine, la vérité s'éteint, les mœurs se dépravent, les lettres humaines deviennent une école de mensonge & de barbarie. Nous avons vu ce qu'ils ont fait parmi nous. Les académies les ont élevés; les clubs les ont nourris; les établissemens nationaux sont leur domaine; l'instruction publique est leur propriété; les théâtres leurs conquêtes; l'athéisme est leur empire. Ils peuplent les prytanées, les écoles, les instituts, les bibliothèques, les sociétés rassemblées sous quelque domination que ce soit, les lycées, en un mot, dont eux seuls furent les fondateurs; & voyez comme ils achevent rapidement la ruine des mœurs & des lettres que vous parlez de restaurer: car ce n'est plus un progrès lent, & comme insensible, vers la décadence; c'est une chute prompte & lourde, que l'œil, pour ainsi dire, voit s'accélérer chaque jour, & qui touche au plus bas degré de l'avilissement des arts, & de l'opprobre de la littérature.

Pure déclamation! s'écrieront, en se rengorgeant, les grands nains de nos lycées; cris envieux de la critique, répétés depuis cinquante ans, & qui n'empêchent pas que les beaux-arts ne se soutiennent! Oui, leur dirait maître François, ils se soutiennent par le même moyen que la corde soutient le fendo, en l'étréglant. La comparaison est un peu triviale, mais elle est juste. Les charlatans, les intrigans sophistes, encouragés, prônés, stipendiés, privilégiés, protégés de toute manière, & protecteurs eux-mêmes de tout ce qu'il y a de plus vil dans la populace des écrivains, sont la corde patibulaire qui soutient les arts aux yeux de la multitude, mais qui les soutient étranglés & expirans.

Depuis cinquante ans, dites-vous, on répète les mêmes clameurs? non pas les mêmes assurément; car on disait: les arts dépérissent, & il est vrai qu'ils dépérissent; aujourd'hui on gémit sur leur entière décadence, & il faut bien qu'ils soient tombés, dès qu'on parle de les relever. Et comment douterait-on de leur chute? comment pourrait-on nier l'ignorance presque générale, lorsqu'il n'est plus question que de remettre aux élémens des sciences, des arts, & de la langue même, la grande nation à la fin de ce grand siècle de philosophie & de lumières? Parle-t-on d'autre chose que de livres élémentaires? Les méthodes, les dictionnaires, les grammaires, tous ces compilations abécédaires, qu'entassent dans les boutiques les manufacturiers & les manœuvres de la librairie, ne sont-ils pas aujourd'hui les seuls pivots de son industrie & de son commerce? Preuve certaine, dira-t-on, du désir général de s'instruire. Nouvelle preuve, répondrai-je, de l'incurable ignorance où l'on est réduit, puisqu'on ne fait pas même les vrais moyens de s'instruire; puisqu'il est certain que la méthode des dictionnaires & des compilations est la plus commode & la plus facile pour ne jamais rien savoir de ce qu'on doit apprendre; puisqu'il n'est pas moins certain que ces avortons élémentaires ne sont que le produit de l'ignorance de leurs mercenaires entrepreneurs, qui n'ont pas même l'art de mettre en œuvre la science d'autrui; puisqu'enfin l'on ignore qu'un livre élémentaire est peut-être le plus difficile ouvrage que l'esprit d'analyse puisse exécuter: qu'est-ce en effet un livre élémentaire? n'est-ce pas le résultat des opérations secrètes de la méditation & du génie, dans la découverte des premiers principes, ou élémens qui ont servi à la composition de l'art, ou de la science; élémens qui n'ont pu être rassemblés que par

* Le siècle dernier en avait vu déjà quelques échantillons. Richesource avait établi un impôt sur l'éloquence, dont il distribuait des leçons, dans une maison de la place Dauphine. Lasserre, orateur de même étoffe, eut un jour la curiosité d'aller l'entendre. Après que son confrère eut débité toutes ses extravagances, Lasserre, en manteau long et en rabat, se leva de sa place, & allant embrasser Richesource; "Ah! monsieur, lui dit-il: je vous avoue que, depuis vingt ans, j'ai bien débité du galimathias; mais vous venez d'en dire plus en une heure, que je n'en ai écrit en toute ma vie." Voyez la différence des deux siècles: dans celui-là, du galimathias de bonne foi; dans celui-ci, la mauvaise foi en galimathias! Témoin le lycée de jurisprudence.

† Rabelais.

une sorte de création, & combinés que par l'intelligence la plus profonde.

Et d'ailleurs quelle étrange manie nous porte à croire qu'il y ait de meilleure méthode d'instruction, que celle qu'ont suivie nos grands hommes en tout genre! Mais ils ne craignaient point le travail, & nous le fuyons; ils suivaient une route longue & difficile, & ils arrivaient. Nous, au contraire, impatiens d'abrèger le chemin, nous courons à travers mille petits sentiers sans issue, & nous n'arrivons nulle part. Croyons-nous qu'avec nos abrégés ils eussent été plus grands? ou n'est-ce point qu'en mutilant l'instruction, nous l'avons proportionnée à notre impuissance? Disons-le franchement: ce n'est point de nous instruire que nous avons envie, mais de paraître instruits; nous cherchons des accommodemens avec notre paresse, pour la concilier avec notre suffisance; nous ne désirons point que la science nous soit glorieuse, mais lucrative. La considération qui mène à la fortune, voilà quelle est la gloire, objet de notre ambition; & pour être réputés habiles, sans avoir la peine de le devenir, il suffit de ces méthodes artificielles & superficielles, qui apprennent à se passer d'instruction, & qui font briller l'ignorance sous l'étoffe du charlatan.

Il n'est donc impossible de croire à la restauration des lettres, tant qu'on s'obstinera au régime destructeur qui a précipité leur décrépitude: peut-être même cette résurrection est-elle trop miraculeuse pour l'espérer. Car enfin comment persuader à un peuple corrompu, d'avoir des mœurs; à un peuple sans religion, d'être religieux; à un peuple dévoué aux charlatans en tout genre, de rejeter toutes ces drogues de l'imposture qui empoisonnent sa raison & son jugement? Comment ramener les esprits d'une éducation oisive & matérielle, à une éducation morale & laborieuse? Qui pourra faire entendre à une nation presque toute comédienne, qu'elle doit se guérir de la fureur du théâtre, réformer ses spectacles, en diminuer le nombre aussi ridicule que funeste, les fermer une partie de l'année, & ne consacrer qu'au bon goût un plaisir prodigué à la sottise & au délire? Qui nous arrachera à cette dissipation effrénée qui dépense la vie en grossières frivolités, en bagatelles stupides, en orgies folles & brutales, décorées du nom de fêtes, où l'on voit figurer le désespoir de l'ennui, occupé à remplir le vide d'une vie importune & stérile, à effacer la trace de cette insipide existence qui n'est, à vrai dire, qu'une anticipation du néant? Est-il quelque moyen de réveiller nos âmes de cette léthargie du matérialisme qui, les enchaînant aux passions sensuelles, & à toutes les bassesses de l'intérêt individuel, les rend mornes & glacées pour tout sentiment noble & généreux, pour toute pensée sublime, & pour cet amour de la gloire qu'une main divine avait mis en nous, comme le gage certain d'une vie immortelle? Par quel prodige parviendra-t-on à extirper du fond des cœurs ce mépris de la vérité, de la simplicité, de la franchise, de la bonne foi, sans lesquelles le goût du bon & du beau n'est qu'une chimère, & tous les arts de l'esprit ne sont que des instrumens de perversité? Enfin s'il est un demi-Dieu, un nouvel Orphée, capable d'adoucir les tigres, de donner une âme aux chênes & aux rochers, qu'il vienne parmi nous, qu'il vienne rétablir des mœurs sociales & raisonnables; qu'il nous rappelle à la nature, aux vertus publiques & privées, à l'honneur, à l'amour du vrai, au sentiment du beau, à la dignité de l'homme, à l'amabilité Française; car c'est de lui, c'est de lui seul qu'on peut espérer une nouvelle vie pour les lettres humaines et pour les beaux-arts.

* L'ancienne manière d'instruire était d'autant meilleure, qu'elle suffisait pour éveiller les vrais talens, & pour rebuter de la connaissance des lettres les esprits vulgaires: en procurant à ceux-ci des méthodes plus faciles, on a fait pulluler l'engeance des demi-savans & des demi-connaissances, plus funestes à la science & à la littérature que les ignorans eux-mêmes, qui du moins ont la bonne foi de s'en rapporter aux gens instruits.

Extraits des papiers de Londres du 12 Nov.

Après le Lever, sa Majesté eut un Conseil privé, qui tint un tems considérable.

Sa Majesté donna une audience secrète au Lord Hawkesbury, où sa Seigneurie délivra à sa majesté les sceaux du Duché de Lancaster, tenus par son pere le Comte de Liverpool.

Après que sa Seigneurie eut laissé sa Majesté, le Lord Pelham fut admis à la présence de sa Majesté, et les sceaux réservés par le Comte de Liverpool furent donnés à sa Seigneurie par sa Majesté, et sa nomination à la Chancellerie du Duché de Lancaster fut confirmée par sa Majesté.

On nous dit que sa Seigneurie tient cette charge pour la vie.

Le Marquis de Stafford eut une audience privée avec sa Majesté, et délivra le ruban bleu porté par son pere.

Le nombre total des troupes passées en revue, la semaine dernière, suivant le retour de la gazette, se montoit à 27,077. En plusieurs instances il y eut un quart de ce corps absent par affaire ou autrement; et on dit que les retours de la force effective des différens bataillons, faits il y a quelques semaines, représentoient le nombre des volontaires dans la cité comme excédant 35,000. Les corps dans les environs de la métropole, tels que ceux de Hackney, Pancras, Fulham, Hampstead, Islington, Camberwell, Handsworth, &c. excédoient 11,500, formant en tout une force de 46,000 hommes.

Préservatif contre le feu. La poudre, que le professeur Palmer de Brunswick, a inventée pour éteindre le feu, est composée de parties égales de soufre et d'ocre, mêlées avec six fois leur pesanteur de vitriole. On doit répandre la poudre au-dessus des partis en feu. Lorsqu'il n'est pas possible d'approcher des flammes, on peut en faire des cartouches, et les tirer avec un arc sur le bâtiment en feu. On peut préserver le bois du feu en le frottant avec la colle forte ordinaire des menuisiers, et parsemer la poudre dessus; réitérant l'opération trois ou quatre fois, à mesure que chaque couche sèche. Le drap, le papier, les cordages, cables, &c. peuvent être préservés de la même manière en se servant d'eau au lieu de colle forte.

Des lettres privées de France portent que dernièrement plus de 60 émigrés ont été envoyés au Temple, 120 condamnés à la déportation, et 142 ordonnés de quitter Paris, et de ne point résider à 30 lieues en deça de cette ville. Dans tous les départemens les mêmes mesures de précaution et de sévérité ont été prises tant contre les émigrés rentrés en France que contre les paisibles chouans et royalistes.

A private letter from the Hague of the 19th of November says—
 Gen. Victor yesterday informed the Director, that within 24 hours, he must have 500,000 florins, on account of the pay due to the French troops encamped between Utrecht and Amersfort, and in North Holland; and that if the money was not paid before 11 o'clock this day, he would order the troops to march to Amsterdam, there to pay themselves in the bank. —Couriers were immediately dispatched to Amsterdam and Rotterdam; and several rich Jews, and other wealth, individuals were invited to wait upon our Minister of Finance, to consult about raising the money. Much anxiety and doubt prevailed. At length at two o'clock this morning, 350,000 florins were procured, as report says, at an interest of nearly 25 per cent; which, with the 150,000 florins in the national treasury, made up the sum demanded by Bonaparte's armed Proconsul. Four waggons loaded with this money, or, as some think, with only a part of it, went away this morning at ten o'clock, under the escort of a party of French hussars. They took the road for Utrecht. The pay of our own army is three months in arrear."

Mr. Secretary York gave notice to the house of his intention to move for leave to bring in a bill for continuing the suspension of the Habeas Corpus act in Ireland, as for continuing the bill for the suppression of rebellion in that part of the United Kingdom.

On the 24th Nov. says one of the London papers, the American Ambassador was introduced to her Majesty in her private apartment by her Majesty's vice chamberlain and conducted by Sir Stephen Cotterell as master of the ceremonies; when his Excellency delivered his credentials, and was most graciously received.—At the drawing room his Excellency's lady, Mrs. Munroe was introduced to her Majesty by lady Hawkesbury.

In the House of Commons, November 30, the Chancellor of the Exchequer obtained leave to bring in a Bill, restraining the bank from making payments in specie. In the debate on this motion, the secreting of circulating specie was particularly mentioned; as also the want of confidence evinced by many persons who were in the habit of hoarding all the current coin that fell in their hands. Mr. Jerye observed that, "if this private hoarding was persisted in, many persons in the banking line would not be enabled to pay the fractional parts of the draft on them." That "the conduct of these hoarders was shameful and despicable, as it evinced a want of faith in the public security, and was highly derogatory to the interests of the country."

The following sums were voted the same day for the Navy service:

For 100,000 seamen for 13 lunar months	-	2,504,000
For victualling the same	-	2,417,000
For wear and tear of ships	-	3,900,000
For ordnance of the sea service	-	325,000

Corn-Exchange—This Day.

Fine flour, 48s. 52s. Wheat, 44s. to 60s. Barley, 21s. to 26s. 6d. Rye, 28s. 32s. Oats, 20s. Malt, 52s. 58s.

An account of the extent, population, commerce and military force of the Austrian Monarchy, lately published presents the following result. The surface of the states of Austria is estimated at 1200 geographical miles, there are 1200 cities, 2000 boroughs and more than 60,000 villages. The population amounts to 25,800,000 inhabitants. Of that number 6 millions 360 thousand are Germans; 12 millions 300 thousand belong to the Esclavon nations (inhabitants of Bohemia, Poland, &c.) Hungary furnishes 3 millions 350 thousand; the others are Italians, Valagues, Croats, &c. The army on the peace establishment is composed of 300,000 men. All that constitutes the military state, including women and children, is computed at 800,000 individuals, 250,000 marks of silver are raised annually from Hungary; from different provinces 60,000 quintals of copper; from Idria, 5,000 quintals of quick silver. The value of metals and other unwrought minerals is forty-seven millions of florins, from which, however, must be deducted the expences attending these works, which does not amount to two thirds of that sum. The yearly exportation of merchandize is about twenty one millions of florins, and the importation amounts to twenty two millions and a half, 14 thousand vessels of all sizes enter the ports of the house of Austria annually; 1200 of them are national. The journal from which we extract these particulars adds, that the Austrian Monarchy can boast of possessing 900 authors, of whom 720 are Germans.

Mr. Pictet of Geneva, in his account of a late visit of three months to Great Britain and Ireland, has astonished the people of the Continent, with the following power of English industry:—"There is," says he "a case in which a raw material, value one half-penny, is raised by Manufacture to the worth of 35,000 guineas?"—This takes place in the art of a watch spring-maker. A pound of crude iron only costs a half penny; it is converted into steel, that steel is made into watch springs every watch-spring is sold for half a guinea, each weighs only one tenth of a grain. There are in a pound weight 7,000 grains; it therefore, affords steel for 70,000 watch-springs. The value of all these, at half a guinea each, is 35,000 guineas.

A good artist who has long observed the perpetual struggle which female fashion has to maintain against her two greatest enemies, nature and convenience, has contrived an entire new "Dress for Ladies" which while it satisfies the minute inspection of a lover's eye with the sight of charms hitherto invisible, or but dimly seen, is calculated to protect the tender female frame against the rudest attacks of wind and weather it is made of compleat glass, the advantages of which must be many and obvious. Ladies, by this means, will carry about with them at once, a mirror, and in

(See the Supplement.)

Le Gen. Victor a notifié hier au directoire, dit une lettre du 16 de Nov. de la Haye, qu'il faut lui compter sous 24 heures 500,000 florins sur ce qui est dû aux troupes Françaises qui sont campées entre Utrecht et Amersfort et dans la Hollande du Nord, et que, si cette somme n'étoit pas payée ce jour là à onze heures, il enverroit ses troupes se payer elles-mêmes à la banque d'Amsterdam. On a fait partir sur le champ des couriers pour Amsterdam et Rotterdam, et on a invité plusieurs juifs et autres personnes opulentes à aller délibérer avec notre ministre des finances sur les moyens de lever cette somme. Cette réquisition a mis le trouble et l'incertitude dans les esprits. On dit que l'on a enfin emprunté aujourd'hui à 2 heures du matin 350,000 florins à près de 25 par cent d'intérêt, et que cette somme a formé, avec les 150,000 florins qui sont dans le fisc national, celle qui est exigée par le proconsul armé de Bonaparte. Il est parti aujourd'hui à dix heures du matin quatre chariots chargés de cette somme, ou comme plusieurs le pensent, d'une partie de cette somme, sous l'escorte d'un détachement de hussards Français. Ils ont pris la route d'Utrecht. Il est dû trois mois d'arrérages à notre armée nationale.

Le Secrétaire York a signifié à la chambre qu'il avoit dessein de proposer qu'il lui fût permis de produire un bill pour continuer la suspension de l'Habeas Corpus en Irlande, aussi bien que pour continuer le bill tendant à étouffer la révolte.

L'ambassadeur américain, dit un papier de Londres, fut introduit le 24 de Novembre dans la chambre de la Reine par son vice-chambellan, et conduit par le Chevalier Stephen Cotterel, comme maître des cérémonies. Son excellence y produisit ses lettres de créance, et on lui fit l'accueil le plus gracieux. Madame Monroe, épouse de son excellence, a été présentée à l'assemblée de la Reine par Lady Hawkesbury.

Le chancelier de l'échiquier obtint permission le 30 de Novembre dans la chambre des communes de produire un bil pour suspendre les déboursés pécuniaires de la banque. Dans les débats qui se sont élevés sur cette motion, on a particulièrement rapporté que l'on cachoit les especes circulantes, et on a parlé du défaut de confiance de certaines personnes habituées à entouir tout le numéraire qui leur tomboit entre les mains. Mr. Jerye a remarqué que, si on continuoit ainsi à entasser séparément les especes, il y auroit bien des intéressés à la banque qui ne pourroient pas payer les fractions des lettres de change que l'on pourroit tirer sur eux; et que ces gens avides d'amasser, tenoient une conduite honteuse et méprisable, en ce qu'ils faisoient voir que la foi publique ne leur inspiroit pas de confiance, et qu'ils causoit par là des torts considerables aux intérêts du pays.

Voici les sommes que l'on vota le même jour pour le service de la marine:

Pour 100,000 mariniers pendant 13 mois lunaires,	2,504,000
Pour les avitailler,	2,417,000
Pour le raccommodage des voiles et des agrès,	3,900,000
Pour l'artillerie du service de mer,	325,000

Prix des grains aujourd'hui — Fine fleur, 48 à 52c. Bled, 44 à 60c. Orge, 21 à 26c. 6d. Seigle, 28 à 32c. Avoine, 20 à 22c. Dreche, 52 à 58.

Un détail de l'étendue, de la population, du commerce et de la force militaire de la monarchie Autrichienne, dernièrement publié, présente le résultat suivant. La surface des Etats d'Autriche est estimé à 1200 milles géographiques; il y a 1200 villes, 2000 bourgs et plus 60,000 villages. La population se monte à 25,800,000 habitants. De ce nombre, 6 millions 360 mille sont Allemands; 12 millions 300 mille appartiennent à la nation Esclavonienne (habitants de la Pologne, de la Bohême, &c.) la Hongrie fournit trois millions 350 mille; les autres sont Italiens, Valagues, Croats, &c. L'armée sur l'établissement de la paix est composé de 300 000 hommes. Tout ce qui constitue l'état militaire, compris les femmes et les enfans, est estimé à 800,000 individus. 250,000 marks d'argent sont levés annuellement de la Hongrie; des différentes provinces 60,000 quintaux de de cuivre; de l'Idrie, 5000 quintaux de vis-argent. La valeur des métaux et autres minéraux bruts est de quarante sept millions de florins, d'où cependant il faut déduire les dépenses résultant de ces travaux, ce qui ne se monte pas à deux tiers de cette somme. L'exportation annuelle des marchandises est d'environ vingt-un millions de florins, et l'importation se monte à vingt deux millions et demi. 14 mille vaisseaux de toutes grandeurs entrent annuellement dans les ports de la maison d'Autriche; dont 1200 appartiennent à la nation. Le journal d'où nous avons extrait ces particularités ajoute, que la monarchie Autrichienne peut se vanter de posséder 900 auteurs, dont 720 sont Allemands.

Mr. Pictet de Geneve, dans son détail d'une visite de trois mois qu'il fit dernièrement dans la Grande Bretagne & l'Irlande, a étonné le peuple du continent, par le pouvoir de l'industrie angloise, qu'il représente comme suit: "Il y a," dit-il, "un cas où une matière brute, de la valeur d'un demi denier, est conduite par la manufacture à la valeur de 35,000 guinées!" Ceci a lieu dans l'art de ceux qui font les ressorts de montre. Une livre de fer brut coûte seulement un demi denier; elle est convertie en acier; cet acier est converti en ressorts de montre; chaque ressort de montre se vend une demie-guinée, et pèse seulement la dixième partie d'un grain. Il y a dans une livre pesant 7,000 grains; elle fournit donc de l'acier pour 70,000 ressorts de montre. La valeur de tous ces ressorts à une demie guinée chaque, est de 35,000 guinées.

Un bon artiste qui depuis longtems a observé les efforts continuels que la mode des femmes a eu à faire contre ses deux plus grands ennemis, la nature et l'aisance, a inventé un habillement de Dame absolument nouveau lequel, en satisfaisant l'inspection de l'œil amoureux jusqu'aux moindres

(Voyez le Supplement.)